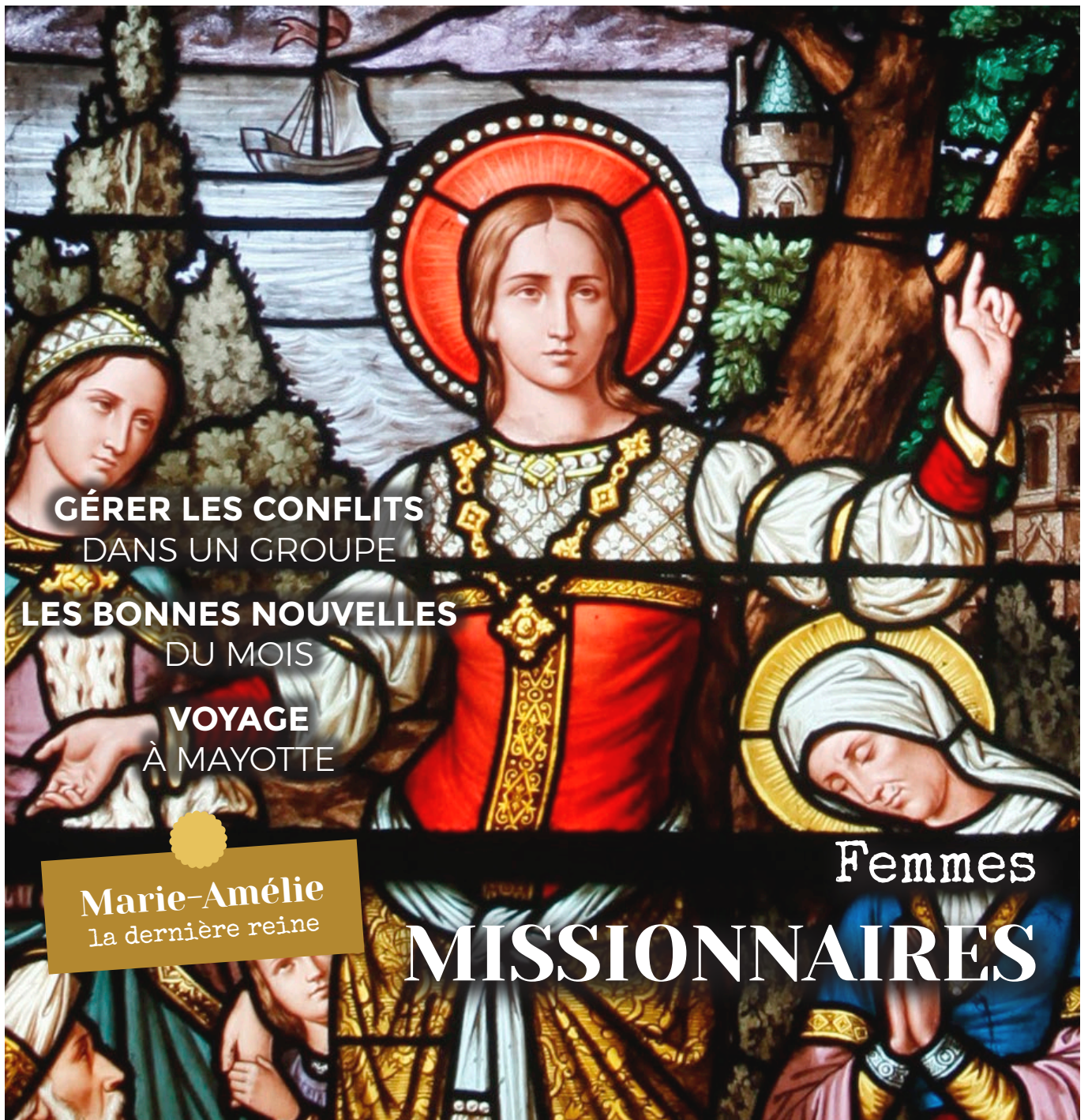


Zelie

100% féminin • 100% chrétien



**GÉRER LES CONFLITS
DANS UN GROUPE**

**LES BONNES NOUVELLES
DU MOIS**

**VOYAGE
À MAYOTTE**

Marie-Amélie
la dernière reine

Femmes

MISSIONNAIRES

Anne.K
médailles de baptême



© Photographie Anne Kirkpatrick

- Modèles créés par le sculpteur
- Fabrication réalisée par un artisan
- Médailles d'excellence 100% Françaises

www.annekirkpatrick.com
09 72 52 39 44 - bonjour@annekirkpatrick.com

gravure classique offerte avec le code ZELIE2023

édito



Chères lectrices, en ce mois d'avril, nous célébrons la plus incroyable nouvelle. Celle qui a rebattu les cartes de l'humanité, apporté la victoire sur la mort, ouvert les portes du Ciel : la Résurrection. Mais au fait, après la sortie de Jésus du tombeau, à qui cette ineffable Bonne Nouvelle a-t-elle été annoncée en premier ? Chaussons nos lunettes pour explorer les Écritures. Dans l'Évangile de Matthieu, un ange s'adresse à « Marie Madeleine et l'autre Marie », puis celles-ci courent porter la nouvelle aux disciples de Jésus ; chez Marc, il s'agit de Marie Madeleine seule. Chez Luc, même scène avec Marie Madeleine, Jeanne, et Marie mère de Jacques, ainsi que d'autres femmes. L'évangile de Jean rapporte cette si belle scène où Marie Madeleine ne reconnaît pas, au départ, Jésus qui lui apparaît, avant qu'elle s'écrie « Rabbouni » (diminutif affectueux de Rabbi). « Va trouver mes frères pour leur dire que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu », lui dit le Seigneur (Jean 20, 17). Les femmes, immédiatement, croient en la Résurrection – annoncée par un ange, certes – et les disciples non, à l'exception de Jean. Pour Sandra Bureau, vierge consacrée et docteur en théologie, ce n'est pas un hasard si Jésus a choisi des femmes pour porter cette annonce de Vie : « Il fallait des femmes pour être gardiennes de l'être humain fragile et démuné », affirme-t-elle dans *Église de Marie, Église de Pierre*. À la suite de Marie Madeleine, en couverture du numéro, et que saint Thomas d'Aquin appelle « l'apôtre des apôtres » (*apostolorum apostola*), portons la Bonne Nouvelle d'un Amour qui ne finira pas !

Solange Pinilla, rédactrice en chef

SOMMAIRE

- 4 La vie qui jaillit de la mort
- 5 Sainte Marie l'Égyptienne, ermite dans le désert
- 6 Valérie Fressinet, une seconde vie pour le linge ancien
- 8 Les bonnes nouvelles de mars
- 10 Gérer les conflits dans un groupe
- 13 Femmes en mission
- 14 Mère Sainte-Mathilde, missionnaire en Asie
- 16 Eléonore, soigner et servir
- 18 Anne-Geneviève, formatrice en évangélisation
- 19 Les œuvres religieuses hybrides des colonies
- 21 Livres : parole et mystère
- 22 Marie-Amélie, reine des Français
- 24 Voyage à Mayotte

COURRIER DES LECTRICES

« Je voulais juste vous informer que le centre spirituel Sainte Thérèse à Cayenne, en Guyane, n'est pas géré par les sœurs de Saint Joseph de Cluny comme dit dans l'article (de *Zélie n°81*, page 25) mais par les sœurs de Saint Paul de Chartres. »
Modestina

« Le château des Roches où est née la bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé (voir *Zélie n°82*, page 6) n'est pas à Luynes (qui est à 12 km à l'Ouest de Tours) mais à Saint-Quentin-sur-Indrois qui est à 45 km au Sud-Est de Tours, effectivement près de Loches. » Marie

« Dans votre numéro de février (page 8), je vois que vous mettez en avant l'association Jade qui vient en aide aux jeunes aidants. Sachez qu'il existe une association du même type à Lyon : la pause Brindille (lapausebrindille.org). Ce qu'ils font est vraiment top ! »
Marie-Hortense



Magazine Zélie

Micro-entreprise Solange Pinilla
R.C.S. Nanterre 812 285 229
1 avenue Charles de Gaulle
92 100 Boulogne-Billancourt.
06 59 64 60 80
contact@magazine-zelie.com

Directrice de publication :
Solange Pinilla

Rédactrice en chef : S. Pinilla

Magazine numérique gratuit.
Dépôt légal à parution.

Maquette créée par Alix Blachère.
Photo page 1 © Philippe Lissac/Godong
Les images sans crédit photo indiqué sont
sous licence Creative Commons 0.

La vie qui jaillit de la mort

Lar nature, l'amour est surabondant et inconditionnel. De fait, il n'est pas d'abord une réalité à la fois belle et fragile dans nos cœurs. Il constitue plutôt une force infinie, puisque Dieu est amour (cf. 1 Jean 4, 8). D'où le fait que l'amour soit naturellement surabondant. D'où le fait qu'il puisse se déverser sur un être sans attendre que celui-ci soit digne de le recevoir. Parce que son origine est divine, l'amour crée et recrée : il est source intarissable de vie. Plus encore : nous pouvons participer à ce mouvement. Cela se réalise par tout acte de bonté naturelle et plus encore par la charité reçue au Baptême.

Il reste que dans un monde marqué par le péché originel, l'amour n'est pas seulement pure joie : il prend parfois la forme de la croix. Le Vendredi Saint, le Christ a vécu de cet amour surabondant et inconditionnel. Ainsi, la croix constitue une école dont le maître est le Christ : c'est la haute école de l'amour dans un monde blessé.

La croix est toujours douloureuse, sinon elle ne serait pas une croix. Elle demeure pourtant source de vie si elle est offerte avec amour. Donner sa vie, c'est devenir source de vie. « *Par ses blessures, nous sommes guéris* », affirme Isaïe en annonçant Jésus et sa Passion (Isaïe 53, 5). Le Christ lui-même l'enseigne : « *Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il donne beaucoup de fruit* » (Jean 12, 24) – paroles qui constituent pour ainsi dire son autobiographie. Chaque chrétien est appelé à le vivre à sa manière : « *Celui qui veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive* » (Luc 9, 23).

Il n'y a là aucun dolorisme ni aucune complaisance envers l'injustice : la croix peut s'accorder avec la défense de ses droits face à une injustice, comme c'est le cas d'une épouse face à un mari violent ⁽¹⁾. Il s'agit, en revanche, d'une lutte contre notre egoïsme.

La surprise est que la croix peut aussi devenir source de joie. Plus d'une fois dans l'itinéraire d'un chrétien, la croix a été la porte d'entrée de la joie. Renoncer à un peu de soi-même pour donner de la vie et de la joie aux autres a pu devenir, de façon mystérieuse et gratuite, source de vie et de joie pour soi-même.

L'inverse est également vrai. « *Celui qui veut sauver sa vie la perdra* » (Luc 9, 24). Cela s'entend après notre pèlerinage terrestre, puisqu'un amour désordonné de soi peut entraîner des fautes graves aux conséquences éternelles, mais c'est aussi une loi vérifiée dans notre vie terrestre. Benoît XVI le remarquait : « *Qui veut garder sa vie*



Tiepolo/Wikimedia commons

pour lui, vivre seulement pour lui-même, rapporter tout à soi et jouir de toutes les opportunités – c'est proprement lui qui perd la vie. Celle-ci devient ennuyeuse et vide. Ce n'est que dans l'abandon de soi-même, dans le don désintéressé du je en faveur du tu, dans le "oui" à une vie plus grande – celle de Dieu – que notre vie devient grande et belle. Ce principe fondamental, que le Seigneur établit, est en dernière analyse purement et simplement identique au principe de l'amour ⁽²⁾. »

Ainsi, dans le mystère de la l'amour, la joie et la croix s'unissent. La vie jaillit de la mort : le Vendredi saint et le dimanche de Pâques forment un unique mystère. « *Puisque [la Pâque du Christ] change la mort en amour, la mort comme telle est déjà dépassée au plus profond d'elle-même, la résurrection est déjà présente en elle. La mort est, pour ainsi dire, intimement blessée, de telle sorte qu'elle ne peut avoir le dernier mot. Pour reprendre une image qui nous est familière, il s'agit d'une fission nucléaire portée au plus intime de l'être – la victoire de l'amour sur la haine, la victoire de l'amour sur la mort ⁽³⁾. »*

Alors que nous célébrons la Pâque du Christ, croyons que tout ce que nous vivons de crucifiant est source de vie, à condition d'être unis à Celui qui se trouve sur la croix : nous participons alors de la fécondité de l'amour divin. Souvenons-nous-en lorsque nous embrassons la Croix du Ressuscité lors de l'Office du Vendredi Saint.

Abbé Vincent Pinilla
Fraternité Saint Thomas Becket

⁽¹⁾ Si Jésus, l'Innocent, n'a pas pris les grands moyens pour défendre sa propre personne le Vendredi saint, c'est notamment parce qu'il prenait sur lui les péchés de l'humanité.

⁽²⁾ Benoît XVI, homélie des Rameaux, 5 avril 2005.

⁽³⁾ Benoît XVI, homélie aux JMJ de Cologne, 21 août 2005. L'Évangile selon Saint Jean le suggère en parlant d'élévation et de glorification lorsqu'il évoque la croix du Christ (cf. Jean 12, 23-33) : la gloire est celle de l'amour.

Sainte Marie l'Égyptienne, ermite dans le désert

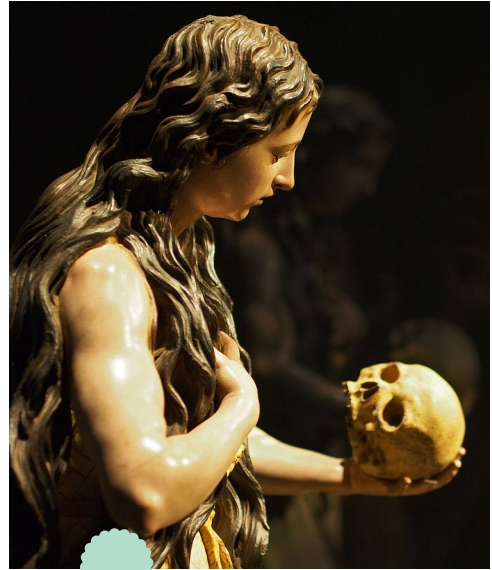
L'histoire de Marie l'Égyptienne se serait transmise oralement parmi les moines de Palestine aux environs du VI^e siècle. Dans le désert proche de Jérusalem, on découvrit en effet le tombeau d'une solitaire. Un beau récit se construisit autour de ce fait historique.

Donc, au désert, à vingt journées de marche du Jourdain, un moine du nom de Zozime était sorti de son monastère pour passer le carême dans la solitude. Soudain, il aperçut une femme exténuée par l'âge et la pénitence. Il lui demanda pourquoi elle se trouvait seule dans ce désert sauvage. Elle lui raconta son histoire :

« Je suis née en Égypte. À douze ans, j'ai quitté la maison de mes parents et je me suis rendue à Alexandrie. J'y suis restée dix-sept années et je m'y suis livrée à la débauche. Un jour, je vis de jeunes Libyens qui partaient à Jérusalem assister à l'Exaltation de la Sainte Croix. Je m'embarquai avec eux, payant mon passage avec mes charmes et dans le but de les séduire tous. Je n'y parvins que trop bien.

J'arrivai dans la Ville sainte. Je voulus participer à la fête et me joignis à la foule qui pénétrait dans le Saint-Sépulcre. Mais il me fut impossible de franchir le seuil et je restai clouée sur place. Une lumière me fit comprendre que c'étaient mes crimes qui m'empêchaient d'entrer. Apercevant une icône de la Vierge Marie, je fis cette prière : "Ô Mère de Celui qui mourut pour les pécheurs, permettez que moi aussi je vénère la Sainte Croix. Je suivrai ensuite la voie que vous m'indiquerez". Ma prière fut exaucée. Après la cérémonie, j'allai de nouveau implorer la Sainte Vierge : "Traverse le Jourdain, me dit une voix, et tu trouveras la paix".

Après m'être confessée et avoir communiqué, je passai le Jourdain et m'enfonçai dans le désert. Voici quarante-sept ans que j'y suis sans avoir jamais rencontré d'être humain, me nourrissant de racines et d'herbes, ne parlant qu'à Dieu. Les dix-sept premières années de ma solitude furent remplies de tentations et d'épreuves mais



Luis Salvador Carmona/Wikimedia commons CC

la Vierge me secourut. Et c'est elle encore qui m'obtint la paix profonde dont je jouis par la suite. »

Cela dit, Marie pria le moine de revenir le jeudi saint de l'année suivante pour lui apporter l'eucharistie. Zozime fut fidèle au rendez-vous. Il revint encore l'année d'après. Cette fois, Marie était morte et son corps gisait sur le sable. Zozime décida de l'enterrer. On raconte qu'il venait à peine de se mettre à l'ouvrage quand un lion accourut, sorti dont ne sait où, pour l'aider. Et ce fut le lion, qui de ses pattes, creusa et combla la tombe de Marie l'Égyptienne. Ceci se passait vers l'an 421.

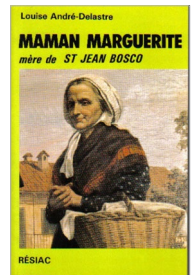
Zozime baisa la terre que Marie avait foulée de ses pieds, et très ému, baigné de larmes, il reprit le chemin de son monastère.

Sainte Marie l'Égyptienne est fêtée dans l'Église catholique et l'Église orthodoxe. Sa fête est le 1^{er} avril. Son culte s'est rapidement répandu et de nombreuses églises lui sont dédiées.

Mauricette Vial-Andru

Mamma Margherita

Il y a 235 ans, le 1^{er} avril 1788, naissait la Vénérable Marguerite Occhiena. C'est l'occasion de découvrir sa vie dans le livre *Maman Marguerite* de Louise André-Delaste (Résiac). Paru il y a une quarantaine d'années, ce récit se lit comme un roman. Il nous transporte dans le Piémont rural et pauvre du XIX^e siècle. Marguerite éleva seule son fils, car celui-ci perdit son père dès l'âge de 2 ans. Plus tard, il devint le fondateur d'une congrégation dédiée à l'éducation des enfants défavorisés. Son nom ? Jean Bosco. *É. T.*





Valérie Fressinet, une seconde vie pour le linge ancien

Récupérer des draps en lin pour les teindre elle-même et en faire des tabliers japonais, des blouses pour femme, des sacs à langer ou des doublures de sac en velours vintage... Tel est le projet enthousiasmant de Valérie Fressinet. Mère et grand-mère, elle développe sa marque [Reine de Bohême](#) chez elle à Vichy, dans l'Allier. Entretien.

Zélie : Qu'est-ce qui vous a amenée à lancer Reine de Bohême ?

Valérie Fressinet : La création fait partie de moi-même. Je couds, brode, tricote, teins depuis que je suis enfant ; c'est une vraie passion. Reine de Bohême est née en avril 2017. Je travaillais alors en agence de communication pour des entreprises françaises, qui développaient des savoir-faire d'exception. Depuis quelques mois déjà, je songeais à lancer ma marque. Forte des conseils apportés à mes clients, je la voulais digitale.

Le film *Demain* de Cyril Dion et Mélanie Laurent a été le catalyseur. Créer, oui, mais pas avec n'importe quoi et pas n'importe comment. Le gaspillage textile connaissait un essor flamboyant. Recycler devenait un enjeu vital. Nous possédions pour cela des trésors accumulés dans nos greniers, souvent abandonnés, parfois jetés, trop rarement valorisés.

Donner une seconde vie au linge ancien est devenu une évidence, tout comme son nom Reine de Bohême : une « reine » qui valorise, plutôt que les tissus brillants et synthétiques, les belles matières naturelles.



En quoi votre démarche est-elle écologique ?

Le concept d'*upcycling* consiste de façon générale à revaloriser des objets délaissés en les transformant en objets beaux et utiles.

Je chine des draps anciens en brocante ou en recyclerie. Je fais tout de A à Z à la main, dessine mes modèles, mes patrons, coupe, couds, travaille le cuir. Créatrice de couleurs, j'invente des mélanges de pigments - à partir de pigments liquides fabriqués en France - puis teins mes tissus selon un processus bien défini.

Ma collection upcyclée a d'ailleurs été auditée puis labellisée par La Belle Empreinte, un label fiable, qui garantit qu'un produit est bon pour la terre, les emplois et les clients.

Auriez-vous une histoire qui vous a touchée avec une cliente ?

Pour moi, chaque cliente est unique et chaque histoire aussi. Je vis une relation privilégiée avec chacune d'entre elles, je la connais sans l'avoir rencontrée. Il y a beaucoup d'amitié et de bienveillance entre nous. Savoir que mes créations leur seront utiles dans leur vie quotidienne me rend vraiment heureuse. Certaines viennent me rendre visite à Vichy avec une simplicité qui me touche infiniment. Ce sont des liens d'une grande humanité.



Qu'aimez-vous le plus dans votre métier ? Et le moins ?

Ce que je préfère, c'est créer ! Inventer un nouveau modèle me passionne, le décliner dans d'autres teintes aussi. Le répétitif ne me dérange pas - j'ai eu cinq enfants à la maison.

Ce que j'aime le moins est certainement l'animation des réseaux sociaux. Je trouve difficile de se vendre, quand on crée...

Voyez-vous un lien entre votre foi et votre activité ?

Il me plaît de le penser, bien sûr ! Le nom Reine de Bohême, d'abord aussi paradoxal que celui de Roi des pauvres. L'idée est la même. Dans mon métier, il ne faut pas avoir peur de s'abaisser ni de se relever les manches. Les vieux draps oubliés ont souvent une grande noblesse, que l'on découvre en prenant soin d'eux. C'est une histoire d'amour.

Faire du beau, bien le faire est essentiel à mes yeux. « Tu m'as donné des talents, vois ce que j'en fais... »

Redonner vie à du linge oublié, le voir renaître et apporter de la joie autour de lui, tant par ses couleurs que par son utilité, est très symbolique également.

Propos recueillis par Solange Pinilla

Les bonnes nouvelles de mars

SOCIÉTÉ Le 7 mars 2023, la [Maison Bartimée](#) a ouvert à Compiègne dans l'Oise. Son but est de renforcer les liens conjugaux et familiaux, et de prévenir les difficultés et les ruptures. Elle propose ainsi un accueil inconditionnel, un point écoute gratuit, des consultations avec un conseiller conjugal ou un psychologue, ou encore des groupes de parole, ateliers et conférences sur les relations affectives. Différentes situations sont prises en compte : groupe de paroles pour les enfants de parents séparés, partage autour de l'arrivée d'un premier enfant, ateliers pour les grands-parents, groupes de parole pour les mamans seules... Cette maison a été lancée à l'initiative du diocèse de Beauvais.

PRISONS Durant ce premier trimestre 2023, le ministère de la justice a porté son attention sur le climat des prisons et les moyens de l'améliorer. Le surveillant pénitentiaire, notamment, est replacé au centre de la plupart des dispositifs, par l'intermédiaire d'un plan de revalorisation initié en février, qui fait notamment passer le corps d'encadrement et d'application en catégorie B de la fonction publique et le corps des officiers en catégorie A, avec les revalorisations salariales correspondantes. Dans la même période, un plan de lutte contre les violences en

Le bénévolat en hausse

L'Ifop a publié début mars son enquête sur l'engagement bénévole des Français dans des associations, pour le réseau Recherches et Solidarités. Le paysage de l'engagement évolue. Certes, l'engagement hebdomadaire et celui des personnes âgées a diminué ces dernières années, mais celui des jeunes a nettement augmenté, permettant au bénévolat de presque retrouver son niveau d'avant le Covid, correspondant à 22,8 % des Français inscrits dans des associations de bénévoles. Autre élément intéressant, le bénévolat concerne désormais autant les hommes que les femmes.



© Maison Bartimée

prison s'est déployé, autour de quatre axes matérialisés en plus d'une centaine d'actions concrètes possibles pour mieux combattre les violences entre détenus, contre les agents, aussi bien en milieu fermé qu'ouvert. Par exemple, on notera la valorisation de réunions de retour d'expérience suite aux affaires de violence, le déploiement de gilets pare-lames, de caméras individuelles, le renforcement de la lutte contre les drones, ou encore la mise en place de brouilleurs de téléphone portable.

NUMÉRIQUE À l'Assemblée nationale, le 6 mars, a été adoptée à l'unanimité en première lecture une proposition de loi protégeant le droit à l'image des enfants, en introduisant la notion d'un droit à la vie privée des enfants, afin de les protéger contre la multiplication de la publication sur les réseaux sociaux, par leurs parents, de photos et vidéos les mettant en scène, parfois de manière dégradante. Un autre texte est actuellement à l'étude pour renforcer le contrôle d'accès de toute personne de moins de 15 ans aux divers réseaux sociaux existants, notamment en exigeant désormais un accord des deux parents, outre la validation de l'âge. Cette offensive parlementaire s'ajoute au mouvement généralisé actuellement en cours d'interdiction d'applications récréatives sur les téléphones portables des fonctionnaires, dans la plupart des pays occidentaux.

DEUIL Le 9 mars, les députés ont voté, à l'unanimité, la proposition de loi de la députée Sandrine Josso, améliorant l'accompagnement des femmes confrontées à une fausse couche. Ce texte de loi dispose en effet que désormais toute femme vivant une fausse couche pourra jouir d'un arrêt maladie sans jour de carence. De plus, la femme et son conjoint pourront plus facilement être orientés vers un accompagnement psychologique, non plus seulement sur ordonnance du médecin, mais également sur recommandation de la sage-femme. Chaque ARS se dotera également d'un « Parcours Fausse couche », destiné à faire coopérer médecins, psychologues, infirmiers et sages-femmes pour mieux accompagner les mères endeuillées.



© Polar POD

SOCIÉTÉ L'agence publique Business France a publié fin février son rapport annuel sur l'attractivité du territoire national. À la suite de 2021, 2022 est une nouvelle année de record pour les investissements étrangers en France, permettant de dépasser nettement le niveau d'avant-crise Covid. Ainsi, en 2022, l'agence a recensé 1725 projets d'investissements en France, qui ont permis de maintenir ou de créer 58 810 emplois. Les trois premiers investisseurs sont par ordre les États-Unis, l'Allemagne et le Royaume-Uni, confirmant ici une tendance historique. 50 % des projets sont des créations de sites et 46 % des extensions de sites existants. Les activités productives représentent 26 % des investissements, suivie par les projets de recherche et développement. Enfin, 43 % des projets concernent des communes de moins de 20 000 habitants.

LIBRAIRIE Le 10 mars, à l'occasion du Quart d'heure national de lecture, le Centre national du livre a publié les chiffres de la filière des librairies pour l'année 2022. 142 librairies ont ouvert en France l'an dernier, contre 140 en 2021, face à un nombre inférieur de fermetures. Le solde net est de 115 librairies supplémentaires dans le pays. Ces ouvertures se sont surtout multipliées dans l'Ouest et sur le pourtour méditerranéen. On remarque également une tendance forte de création dans les nouvelles périphéries des grandes métropoles et dans les communes de moins de 15 000 et moins de 5000 habitants. De nombreux libraires ouvrant ces commerces s'inscrivent dans une démarche volontaire de restauration de commerces de proximité, là où il n'y avait souvent plus de librairie depuis longtemps.

OCÉAN Le *Persévérance* (photo), superbe goélette de 42 mètres de long et 11 mètres de large bâtie par les chantiers Piriou, à Hô Chi Minh-Ville au Vietnam, mise à la mer en novembre, vient d'arriver en France. La société 3C Métal, liée à l'Ifremer pour ce projet et basée à Concarneau, a été également sollicitée, notamment pour le renforcement du navire. Si ce bateau à voiles accueillera dans un premier temps un équipage de huit hommes et une douzaine de passagers pour des navigations antarctiques touristiques afin de se rentabiliser, il a pour objectif, dès 2024, de servir aux expéditions scientifiques antarctiques du projet Polar Pod qui visent à mieux connaître la biodiversité de cet océan austral.

HANDICAP Née pendant le confinement, l'association [Les Pépites](#) offre un peu de répit aux familles confrontées au handicap, en proposant à des binômes de bénévoles de passer en moyenne deux heures avec une personne avec un handicap mental ou polyhandicapée (appelées par l'association « une Pépite »). Promenades, jeux, coup de main aux familles, mais aussi événements rassemblant les « Pépites », les bénévoles et leurs proches, tels qu'une visite au zoo... À l'origine de cette association d'intérêt général, se trouvent Mathilde, Marie et Olivier, qui ont expérimenté la joie de la rencontre avec des personnes porteuses de handicap mental. L'association est basée à Paris, Lorient et Lyon, mais des demandes se sont manifestées dans d'autres villes. En 2022, 127 « visites » (ici, temps passé avec une personnes ayant un handicap) ont eu lieu. L'association fait un appel aux dons pour se développer. Contact : lespepites.association@gmail.com

FORMATION Depuis la dernière rentrée universitaire, le programme de Mastère de l'[Institut de théologie du corps](#) est devenu un Diplôme universitaire de niveau Bac+5, délivré par la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université catholique de l'Ouest. Ce programme, qui existe depuis 2016, peut être suivi à Lyon ou à distance. Pendant deux ans, les étudiants de tous âges approfondissent leur connaissance de la théologie du corps, cet enseignement donné par Jean-Paul II sur la signification profonde du corps et de la sexualité. Parmi les thèmes évoqués : Genèse et théorie de l'évolution, anthropologie de la pudeur, ou encore le langage du corps dans le Cantique des cantiques.

Gabriel Privat

Nouvel épisode à écouter

« Zélie - Le Podcast » à écouter sur

Soundcloud • Spotify • Deezer • Google Podcasts

© Coll part.



Louise de Carrère

Responsable d'antenne
Aux Captifs la libération



Êtes-vous abonné
à la newsletter de Zélie ?

- Ne manquez aucun numéro
- Recevez le numéro en avant-première
- Accédez à des informations supplémentaires (podcasts, appels à témoignages, articles web...)

S'abonner gratuitement > magazine-zelie.com

Gérer les conflits dans un groupe



© Yann de la Morthe

Qu'ils soient latents ou éclatants, les conflits sont chose courante dans une entreprise, une association, une paroisse ou tout autre groupe. Henriette Destremau, coach professionnelle et formatrice à Rennes (photo), propose un accompagnement pour les vivre plus sereinement et les résoudre. Entretien.

Zélie : D'abord, comment prévenir les conflits entre des personnes qui travaillent ensemble ?

Henriette Destremau : Au départ, la communication, l'écoute active et le dialogue sont vraiment des clefs. Mieux vaut être attentif aux signaux pour désamorcer des tensions latentes. On peut prévoir des moments réguliers d'échanges authentiques où l'on parlera notamment des freins, des déceptions... Dans un couple, ce sera comme le « devoir de s'asseoir » proposé par les Équipes Notre-Dame. En entreprise, on peut organiser un déjeuner avec ses collaborateurs, où l'on demande : « *Comment te sens-tu ? Est-ce qu'il y a quelque chose qui t'a frustré récemment ? As-tu des insatisfactions ?* ». En paroisse, au début d'une réunion, on demandera : « *Comment vous sentez-vous ? Est-ce que les choses sont claires dans la définition de vos fonctions ? Est-ce que quelqu'un se sent débordé, ou inutile ?* »

Dans les grandes lignes, comment résoudre un conflit ?

En fait, un conflit démarre sur un désaccord, qui devient un blocage entre des personnes. Quand le blocage est repéré, il faut mettre les choses à plat : chacun peut dire comment il voit la situation, quelles émotions il ressent, et les besoins qui y sont rattachés. Puis écouter les perceptions de l'autre et reformuler le point de vue de celui-ci. Ensuite, un temps de réflexion intérieure est nécessaire, avant de chercher la solution ensemble. Il y a un travail de compromis à faire pour que l'un et l'autre soient satisfaits, ou trouvent une troisième solution qui convienne à tous les deux. Ce compromis est rendu possible parce qu'on a écouté les émotions de l'autre et de soi ; on est donc davantage à même de faire évoluer sa position.

Par exemple, si une personne a un besoin de musique et l'autre personne un besoin de silence, la première peut

mettre des écouteurs. Si l'une est attachée aux normes et l'autre a besoin d'action et de risque, il faut être capable d'entendre que cette dernière puisse prendre un risque. Ce sont seulement des manières de faire différentes ; chacun apporte la richesse de sa valeur, richesses à voir comme complémentaires plutôt qu'opposées. Encore faut-il arriver à dire ce qui est important pour soi.

Comment amener des personnes qui fuient le conflit à oser s'exprimer ?

Nombreux sont ceux, chaleureux et empathiques, qui fuient le conflit pour sauver l'ambiance. Ils auront tendance à en parler, oui, à en parler à leur entourage... mais pas à celui qui est concerné directement. Cela contribuera à créer des rumeurs et finalement à éloigner de la vérité ; ce n'est pas sain. À l'origine de la stratégie d'évitement, se trouve souvent une motivation assez faible à coopérer, voire la croyance d'une position inférieure ou défaitiste sur le résultat. Alors qu'on a besoin de dire ce qui ne nous convient pas.

Dans le refus du conflit de la part de certains, se trouve donc profondément ancré le désir d'être vu comme sympa, serviable, et cette posture permet de recevoir une forme de reconnaissance. Si cette personne dit ce qui ne lui convient pas, elle prend le risque d'être moins appréciée, moins aimée. Donc pour aider cette personne, il faut qu'elle voie le conflit comme une super opportunité : en effet, les petites mises au point au quotidien permettent d'éviter un conflit majeur. De la même manière qu'à Taïwan il y a 400 petites secousses par an, mais pas de tremblement de terre !

Par exemple, elle peut dire à son collègue : « *Nous avons rendez-vous avec ce client et tu n'as pas fini le dossier, j'ai besoin d'anticipation et je te demande la prochaine fois, de me prévenir si tu sens que le délai va être court.* » Sinon, après avoir accumulé les tensions intérieures, elle éclatera un jour : « *C'est impossible de travailler avec toi !* ».

Pouvez-vous nous raconter l'exemple d'un conflit résolu par une personne que vous avez accompagnée ?

Je pense au jeune manager d'une agence florissante, très engagé et ambitieux, mais sous stress et très rigide. Il poussait ses collaborateurs à leur maximum. Ceux-ci ne disaient rien, et démissionnaient les uns après les autres. Ils fuyaient le conflit.

En travaillant lors d'un coaching, il a pris conscience de sa posture impressionnante et humiliante. Lui travaillait jusqu'à plusieurs nuits par semaine ! Cela mettait la barre trop haut. Il a pris conscience qu'il ne pouvait imposer aux autres son niveau d'implication dans le travail – travail qui était une valeur très forte pour lui – en étouffant les autres.

Après le coaching, il avait quitté la posture du Parent Normatif – comme on l'appelle en Analyse Transactionnelle – qui impose l'objectif et la façon d'y parvenir. Il avait adopté celle de l'Adulte, qui laisse les autres prendre leur place à leur manière, être eux-mêmes et lancer des initiatives.

Pour l'aider à comprendre cela, un jour, lors d'un rendez-vous de coaching, je lui ai dit : « Ouvrez votre ordinateur, vous allez prendre des notes ». Il a été surpris et manifestement mal à l'aise. Je lui ai expliqué que c'était la même chose avec ses collaborateurs. Et il a conclu lui-même qu'au lieu d'imposer, il valait mieux qu'il parte des faits et pose une question ou propose une option : « On va travailler sur des choses importantes, si vous le souhaitez, vous pouvez prendre des notes ». Bref, ce changement pour une

posture plus équilibrée a résolu le conflit larvé qui existait avec ses collègues.

Y a-t-il des conflits que l'on ne peut pas résoudre ?

Quand le conflit vient d'un désaccord sur des valeurs ou des procédures, il est plus facile à résoudre que lorsqu'il s'agit d'une lutte de pouvoir pour avoir raison, avec dévalorisation et manipulation. Autrement dit, quand le conflit a une origine factuelle, il est plus aisé à dénouer que lorsqu'il vient d'un problème relationnel. De manière générale, il n'est pas possible de résoudre un conflit si les personnes ne sont pas prêtes à s'ouvrir et à changer de posture.

Je coache une femme dont le supérieur hiérarchique est méprisant. Elle pleure régulièrement. Ce qu'elle va pouvoir dire, c'est : « Cela, c'est ma limite. Soit vous l'entendez, soit je pars ». Le départ est souvent nécessaire quand les personnes ne peuvent pas se mettre au même niveau, ne peuvent pas entendre le besoin de l'autre.

À l'inverse, la plupart des conflits sont résolubles quand il y a une vraie disponibilité du cœur à le résoudre, à faire un pas vers l'autre. L'erreur serait d'attendre.

Propos recueillis par Solange Pinilla

Contact > henriette.destreanu@me.com

Henriette Destreanu co-anime le réseau Charisma
« 100 % féminin, 100 % bien commun » - charisma-coaching.fr



Rejoignez l'ILFM et devenez professeur du premier degré

Transmettre, Enseigner, Accompagner...

J'en fais mon métier !



EXAMEN D'ENTRÉE

2 SESSIONS AU CHOIX

24 MAI & 10 JUIN

Institut Libre de Formation des Maîtres – Institut d'Enseignement Supérieur Privé
INFORMATIONS ET INSCRIPTIONS SUR ILFM-FORMATION.COM

« IL N'Y A PAS DE SAINT SANS PASSÉ.
IL N'Y A PAS DE PÉCHEUR SANS AVENIR. »

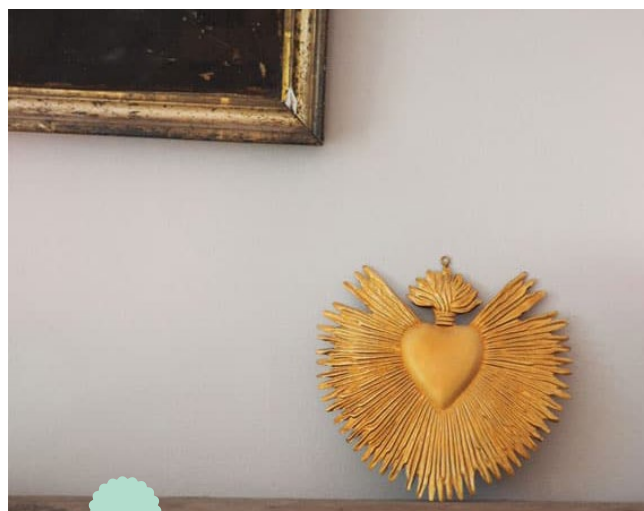
ANONYME



Femmes en mission

De Marie-Madeleine annonçant la Résurrection aux disciples jusqu'à nous, de nombreuses femmes se sont laissées inspirer par l'Esprit-Saint pour offrir avec audace l'amour du Christ.

Pour ne citer que des saintes canonisées, on peut parler des martyres des premiers temps de l'Église, annonçant clairement leur foi, au risque de leur vie : sainte Blandine, sainte Agnès ou sainte Félicité et sainte Perpétue. Ou encore, à partir du XVII^e siècle, des congrégations féminines qui partent aux quatre coins de la terre pour apporter l'annonce de Jésus, telles que sainte Marguerite Bourgeoys au Canada ou la bienheureuse Anne Marie Javouhey en Guyane. On remarque d'ailleurs que pour l'époque, ces religieuses avaient des responsabilités que des femmes laïques n'avaient pas : directrice d'école, d'hôpital, maître d'œuvre...



© Catho Rétro

D'autres ont eu une vie missionnaire moins visible mais tout aussi féconde, telle que, bien sûr, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, priant depuis son carmel et nommée sainte Patronne des missions ; ou encore la vénérable Madeleine Delbrêl, qui vivait à Ivry-sur-Seine et se disait « *missionnaire sans bateau* », témoignant de sa foi par sa vie dans son quartier.

Directe ou directe, près de soi ou loin de son pays, explicite ou plus implicite, l'annonce du Christ est une aventure à laquelle tous, femmes et hommes de bonne volonté, sont appelés.

Solange Pinilla

Évangélisation de rue : une catholique raconte

Depuis 25 ans, Mawa et son mari Tobie participent à des missions d'évangélisation. Dans le précieux petit livre *Si je n'annonce pas l'évangile* (Mame), Odile Pruvot - qu'on devine être Mawa - raconte une année, où un samedi par mois, elle se rend en couple dans une paroisse de Paris, en tant que membre de la communauté Aïn Karem. Sur une place, certains prêchent juchés sur une caisse, d'autres distribuent des versets de l'évangile aux passants et invitent ainsi à échanger.

« Mawa a souvent constaté qu'elle était incapable de faire de l'évangélisation de rue autrement que dans ce cadre bien défini, souligne l'auteur. L'Église appelle et envoie. »



Le groupe missionnaire se retrouve d'abord pour déjeuner et se former ; cette année-là, il apprennent comment parler de Jésus aux juifs, aux musulmans ou encore aux bouddhistes. Après l'évangélisation en binôme, ils se retrouvent pour relire ce moment et prier.

Avec simplicité et même autodérision, l'auteur raconte les

moments où elle a l'impression de prêcher dans le désert (les Parisiens sont si pressés !), et d'autres où de belles rencontres ont lieu. Un homme qui confie la perte de son bébé il y a des années, un autre qui pleure en recevant une médaille car il aimerait tant aller à Lourdes, des gens touchés qu'on leur distribue des rameaux la veille du dimanche des Rameaux, et qu'on leur propose de les faire bénir à la messe le lendemain...

L'été, Mawa participe notamment à une mission mariale à Biarritz, auprès des vacanciers. Les missionnaires y suivent d'ailleurs un atelier avec des acteurs professionnels pour savoir placer leur voix, leur souffle et durer dans la prédication. Rien n'est inutile pour mieux parler de Dieu ! *S.P.*

Mère Sainte-Mathilde, missionnaire en Asie

En 1852, Mère Sainte-Mathilde Raclot embarque pour la Malaisie avec trois autres sœurs de son ordre. Leur but ? Animer une école de filles et contribuer à implanter la foi chrétienne en Asie. De Penang – en Malaisie –, au Japon en passant par Singapour, Mère Sainte-Mathilde sera la supérieure des sœurs de son institut envoyées dans ces missions. Enflammée par le zèle missionnaire, elle restera jusqu'à sa mort, pendant près de soixante ans.

Le sous-titre du livre *Mère Sainte-Mathilde Raclot (1814-1911). Une épopée missionnaire asiatique*, publié chez Salvator, pourrait d'abord laisser dubitatif. « Épopée », ne serait-ce pas un peu exagéré, un peu « commercial » ? Pourtant, lorsque l'on découvre que sur les cinq premières sœurs de son ordre envoyées en mission en Malaisie, dès la traversée, l'une tombe malade et meurt quelques semaines après, une autre reçoit une poulie sur la tête pendant une tempête et garde des séquelles, enfin une troisième part avec le capitaine... on comprend qu'il s'agit bien là d'aventures !

De fait, cet ouvrage rédigé par Françoise Fauconnet-Buzelin, conservatrice du patrimoine et chargée de recherche aux Missions étrangères de Paris, retrace un destin à la fois assez banal – car proche de celui de nombreuses missionnaires au XIX^e siècle ou auparavant –, et en même temps rempli de rebondissements et d'importantes réalisations.

Justine Raclot naît en 1812, à Suriauville, dans les Vosges. Elle est une enfant heureuse, si ce n'est que sa mère, qui voulait un garçon, lui prodigue malheureusement peu de tendresse. Quand elle a 12 ans, son père l'envoie comme pensionnaire chez les Sœurs de l'Instruction charitable du Saint-Enfant-Jésus, à Langres, en Champagne. Cet institut d'éducation aura un rôle déterminant dans la vie de Justine, future Mère Sainte-Mathilde.

Celui-ci a été fondé par le bienheureux Nicolas Barré en 1662, afin d'œuvrer à l'éducation des filles des milieux défavorisés. Écoles et pensionnats se sont développés en France, touchant les jeunes filles pauvres mais aussi les milieux aristocratiques, qui appréciaient l'enseignement de ces sœurs. La congrégation a changé plusieurs fois de



© Service d'archives des Sœurs de l'Enfant Jésus-Nicolas Barré

nom : Congrégation des Sœurs de l'Instruction charitable du Saint-Enfant-Jésus, Sœurs du Saint-Enfant-Jésus, Dames de Saint-Maur (leur maison-mère étant dans la rue Saint-Maur, aujourd'hui rue de l'Abbé-Grégoire), Filles de la Providence ou encore Dames noires – à cause de leur habit noir.

Dans son pensionnat plutôt austère à Langres, Justine sent déjà l'appel à la vie religieuse et même à une orientation missionnaire. « *C'est ainsi que l'élève, penchée sur ses livres de géographie, y dévorait des yeux la carte du Japon, elle y lisait, avec un intérêt bien supérieur à celui d'une simple étude, tous les détails concernant cette terre lointaine, car elle avait, dès ce moment, la conviction inébranlable qu'elle irait, un jour, aux extrémités de la terre, habiter ce pays. Dans le rond de son cœur une voix se faisait entendre et lui répétait : "Il viendra un temps où tu iras là, gagner des âmes à Dieu"*, racontera sœur Flachaire, l'une des premières biographes de Mère Sainte-Mathilde.

Revenue chez ses parents, peut-être à la demande de sa mère qui ne soutenait pas ses projets religieux, Justine arriva finalement à demander à ses parents l'autorisation d'entrer comme postulante chez les Sœurs du Saint-Enfant-Jésus, là même où elle avait été pensionnaire. Elle put finalement y entrer en 1832, à l'âge de 18 ans. Elle fit ensuite son noviciat à Paris et reçut le nom de sœur Sainte-Mathilde. Son premier poste d'enseignante est à Bagnols-sur-Cèze, dans le Sud, puis elle est envoyée à Béziers, puis à Sète en 1842.

Pendant près de 20 années, cette première partie de sa « carrière », sœur Sainte-Mathilde se montre d'un caractère plein de piété et de sérénité. « *Cette excellente maîtresse était regardée et vénérée comme une sainte, témoignera une de ses anciennes élèves, rapporte sœur Flachaire. Aussi l'aimions-nous toutes d'une affection pleine de respect.* »

Mais notre sœur n'a pas oublié son rêve missionnaire. Aussi suit-elle avec intérêt l'appel des Missions étrangères de Paris à fonder des écoles sous la direction des sœurs dans la mission de Malaisie. En effet, les Missions étrangères étaient liées aux Sœurs du Saint-Enfant Jésus puisque les supérieurs des premiers avaient été les premiers supérieurs ecclésiastiques des seconds, au XVII^e siècle.

Cependant, Sœur Sainte-Mathilde n'est pas choisie pour cette première mission en Malaisie. Celle-ci, comme nous l'avons évoqué plus haut, est marquée par de nombreux imprévus. La supérieure générale de l'ordre, la mère de Fadoas, envoie alors une deuxième équipe. Elle cherche une supérieure pour cette mission et pense à Sœur Sainte-Mathilde. Elle appelle celle-ci à Paris et lui annonce cette nouvelle : elle embarquera trois jours plus tard pour Penang, en Malaisie, devenant la supérieure d'une communauté plutôt en mauvaise situation.

Le 18 septembre 1852, celle qui est désormais Mère Sainte-Mathilde embarque à Southampton avec trois consœurs. « *Un retour ne nous paraissant pas possible, c'était donc pour la vie* », racontera mère Sainte-Mathilde à sa nièce.

Après un voyage d'un mois et neuf jours, elles posent le pied sur leur terre de mission. C'est le début de nombreux défis pour la nouvelle supérieure. D'abord, l'évêque, Mgr Boucho, est déçu que les sœurs ne soient pas anglaises. Les sœurs déjà présentes, sous l'influence des missionnaires des Missions étrangères de Paris présents sur place, ont beaucoup allégé la règle et notamment supprimé la méditation. Il faut s'adapter au climat tropical, apprendre l'anglais pratiqué dans cette colonie anglaise, aménager l'oratoire, accueillir de nouvelles orphelines pensionnaires, et endurer l'absence de nouvelles sœurs en renfort.

Pendant sa courte mission en Malaisie, Mère Sainte-Mathilde essaie de réinstaurer la rigueur de la règle de l'Institut auprès de ses consœurs, mais les relations avec celles-ci demeurent compliquées. Elle est alors envoyée début 1854 fonder une nouvelle école à Singapour avec deux autres sœurs.

Cette nouvelle mission est caractérisée par un certain dénuement. La première semaine, les deux sœurs doivent se contenter de deux nattes, deux chaises, deux tabourets, une marmite et une poêle. Pour financer les dépenses dues à l'accueil de petites filles plus ou moins abandonnées, les sœurs se réunissent le soir de 9 heures à minuit pour réaliser des articles de broderie ou des accessoires qu'elle vendent ensuite aux élégantes de la ville.

Exigeante et dévouée, Mère Sainte-Mathilde se préoccupe du bien-être tant physique que spirituel des élèves qui leur sont confiées. Nourrir, soigner, enseigner, baptiser et catéchiser vont de pair pour elle. Certaines méthodes nous surprennent aujourd'hui ; ainsi, des orphelines devenues jeunes filles sont mariées à de jeunes hommes chrétiens, afin qu'ils aient ensemble de petits chrétiens.

En 1872, à presque 60 ans, Mère Sainte-Mathilde réalise son « rêve japonais » en établissant des sœurs à Yokohama, à la demande de l'évêque du Japon, qu'elle finit par rejoindre quelques années plus tard. Ce qui l'attire particulièrement dans ce pays, c'est qu'il avait été une terre de martyrs au XVI^e siècle, avec notamment le crucifiement de



vingt-six chrétiens à Nagasaki. En 1613, le christianisme avait été interdit et pendant 250 ans, le Japon s'était refermé sur lui-même. Dans les années 1860, les puissances commerciales rivales présentes en Asie, dont la France, ouvrent des ports de commerce à Yokohama, tandis que des missionnaires des Missions étrangères de Paris sont autorisés à s'installer dans les concessions réservées aux étrangers. Mais la persécution anti-chrétienne a repris, ce qui ne fait nullement reculer Mère Sainte-Mathilde, puisqu'elle considère le martyr en haine de la foi comme l'assurance d'aller directement au Ciel. Cette persécution s'arrête en 1873, mais un peu plus tard l'enseignement chrétien, vu comme contraire au culte national, le shintoïsme, sera interdit, obligeant les sœurs à témoigner par leur unique exemple de vie.

Dans la dernière partie de sa longue existence – elle meurt à 97 ans ! –, Mère Sainte-Mathilde consacre toute son énergie au développement des écoles, orphelinats et pensionnats pour filles au Japon. Elle réalise des plans, dirige les travaux, gère les finances... À côté de cela, les défis ne manquent pas : apprentissage du japonais en l'absence de manuels bilingues, manque de sœurs pour assurer tous les projets, relations contrastées avec les autorités japonaises, manque d'argent, maladies, incendies, tremblements de terre...

À la fin de sa vie, elle cède une part de ses responsabilités à son assistante, Sœur Sainte-Lugarde, qui sera finalement élue supérieure quand Mère Sainte-Mathilde sera déchargée de son fardeau, à l'âge de 83 ans. Le 8 décembre 1910, elle rend son dernier soupir en murmurant le nom de Jésus.

« Sa notoriété était telle dans Yokohama que sa disparition fut vivement ressentie dans toute la ville qui lui accorda de grandioses funérailles auxquelles assistèrent le premier interprète de la légation de Tokyo, le consul général et le vice-consul de Yokohama », raconte l'auteur de *Mère Sainte-Mathilde Raclot*. Récemment, la mère supérieure a été intronisée au Panthéon des femmes de Singapour (Singapore Women's Hall of Fame), inauguré pour reconnaître les réalisations des femmes qui ont eu un impact sur la nation.

Mère Sainte-Mathilde affirme à propos d'un homme japonais qui ne semblait pas s'ouvrir à la foi chrétienne : « *La foi c'est un don ! Heureux, heureux celui qui l'a reçu !* »

S. P.

Eléonore, soigner et servir

Pendant deux ans, en Guinée, Eléonore Dasse a travaillé au dispensaire Saint-Gabriel, fondé et soutenu par Fidesco. Elle a notamment été amenée à témoigner de ses choix et de sa foi catholique, au contact d'une population majoritairement musulmane.

Depuis longtemps, Eléonore Dasse avait le désir profond « d'entrer en service ». « En parlant avec mon père spi, j'ai senti un appel à partir loin pour servir les pauvres, raconte-t-elle. Comme j'entendais parler de l'organisation de volontariat international Fidesco, j'ai fait une session de discernement avec eux pour choisir de partir ou non. J'étais particulièrement attirée par l'aspect "aventure", le désir de sortir du quotidien connu pour aller à la rencontre d'une culture complètement différente, sans repère commun avec ce que je connaissais. »

Cette infirmière fraîchement diplômée part en octobre 2020 pour la Guinée Conakry, en Afrique, servir pendant deux ans jusqu'en août 2022. Elle travaille dans la capitale, Conakry, au dispensaire Saint-Gabriel. Il s'agit d'une œuvre de Fidesco, fondée par l'association sous l'impulsion du cardinal Sarah dans les années 1980. Les deux principales fonctions d'Eléonore sont celles de coordinatrice de l'hygiène, d'une part, et adjointe au responsable nutrition d'autre part.

« Ma journée commence à 8 heures au dispensaire, avec la louange proposée au personnel, se rappelle Eléonore. Il y a entre 5 et 10 % de chrétiens en Guinée, le reste de la population est musulmane. Dans le personnel du dispensaire, il y a environ la moitié de chrétiens et la moitié de musulmans. »

À 8 h 30, les patients commencent à arriver, près de 500 personnes qui paient leur ticket et attendent. Le matin, Eléonore s'occupe de la partie nutrition : elle fait partie d'une équipe d'une dizaine de personnes dédiée à la réhabilitation nutritionnelle des enfants. Ceux-ci viennent au nombre de 200 à 300 par jour, et beaucoup sont malnutris. La volontaire pèse et mesure les enfants. Elle accompagne aussi les mamans dans l'allaitement et la composition de recettes pour leurs bambins. Le dispensaire donne des pro-



© Osanne Photographies

“ En Guinée, j'ai appris à être vraiment présente, auprès de chacun. ”

Eléonore Dasse ”

duits prêts à l'emploi gratuits, tels que de la pâte d'arachide avec des compléments alimentaires, fournis par l'Unicef.

Après le déjeuner, Eléonore se consacre principalement à l'hygiène et au respect des règles demandées par l'OMS, y compris les règles liées au Covid. Elle apprend aux personnes à se laver les mains, ou encore réalise de nombreux audits et inspections dans le dispensaire ; elle vérifie notamment le tri et l'incinération de certains déchets.

« Ensuite, j'aime donner un coup de main à la maternité, ou à la salle de soins, pour faire des pansements pour les brûlés par exemple, confie la jeune femme. Le soir, quand ma binôme de mission a fini son travail au dispensaire, nous allons au marché, nous jouons avec les enfants des voisins ou allons voir des personnes âgées. » Eléonore partage un logement avec sa binôme, et une famille de volontaires Fidesco habite à côté.

Pendant ces deux années qu'elle se remémore avec émotion, Eléonore a vécu sa foi avec une intensité particulière. « Nous avions une super paroisse et de belles messes. Dans la maison où nous étions, il y avait une chapelle au rez-de-chaussée, avec la présence réelle de l'Eucharistie. Jésus était à côté de nous toute la journée ! »

Elle ajoute : « En Guinée, qu'on soit musulman ou chrétien, on dit le mot Dieu dans toutes les conversations : "Ça va bien, Dieu merci", "C'est difficile, mais Dieu est là pour nous aider", ou encore "Inch'Allah !" » Tout le monde est pratiquant. Chez les catholiques, ils sont tous engagés d'une façon ou d'une autre. »

« Au dispensaire, où 80 % de la patientèle était musulmane, on nous entendait louer, la chapelle était ouverte, poursuit Eléonore. On nous demandait ce que nous y faisons. Sur la façade, on peut lire cette parole du Christ : "Chaque fois que



© Osanne Photographies

vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait". Nos voisins, musulmans, savaient que nous étions en mission et voyaient que nous vivions comme eux, allions au marché et mangions à la guinéenne, à l'inverse, parfois, des expatriés... » Elle ajoute : « Les Guinéens n'avaient aucun complexe à nous demander ce qui nous animait et pourquoi nous venions passer deux ans avec eux. Notre vie et notre témoignage de foi étaient en quelque sorte une forme d'évangélisation. »

Pendant cette mission, la foi d'Eléonore a grandi, surtout au niveau de l'assiduité dans la prière : « Depuis, cette prière est devenue un besoin, plus qu'une obligation ».

« **Mission** » : on peut se demander la signification exacte de ce mot dans le cadre du volontariat avec Fidesco. Eléonore affirme : « Dans un autre cadre, on parlerait plutôt d'humanitaire - mais je n'aime pas ce mot. Dans "mission", il y a l'origine de ce mot, "envoi". Jésus m'a envoyée ; et Fidesco m'a envoyée, dans un lieu et avec des personnes que je n'ai pas choisies. Il y a une forme d'abandon dans la mission. Fidesco précise que quand les émotions sont exacerbées, quand on a l'impression de perdre le sens de sa mission, on peut se raccrocher à son "oui" missionnaire. »

La jeune femme ajoute : « Au dispensaire, il y avait une grande pauvreté et beaucoup de décès. L'accompagnement était donc différent d'en France. Les émotions étaient aussi davantage extériorisées. Quand les mamans pleuraient et hurlaient, je devais les soutenir, et quand je leur disais en langue soussou ce qu'on dit beaucoup là bas : "Dieu a donné, Dieu a repris", elles séchaient leurs larmes. Les gens nous remerciaient qu'on ait pris soin d'eux, même quand cela s'était mal terminé. »

Aussi, lorsqu'on demande à Eléonore ce qu'elle a le plus aimé dans cette mission, elle répond : « Les Guinéens ! ». « C'est un peuple doux, gentil, bienveillant et à l'écoute. Ils demandent sans cesse si on va bien : "Et tes parents ? Et tes frères et sœurs ? Et ton travail ?". J'ai reçu de très belles invitations, des cadeaux superbes, des sourires francs incroyables ! »

Ce qui a été un peu plus difficile, c'était la vie en colocation, mais également la nourriture : « Du riz tous les jours, avec des sauces pas forcément à mon goût », sourit-elle.

Eléonore cueille encore aujourd'hui les fruits de cette mission : en plus d'une prière plus régulière, c'est aussi sa confiance en Dieu qui a été renforcée. « J'ai retrouvé la vie française, avec les soucis "à la française" telles que les dossiers administratifs, ou encore des difficultés relationnelles. Mais je sens que mes épaules sont assez larges pour supporter telle ou telle épreuve. En Guinée, j'ai appris à être vraiment présente, auprès de chacun. Je suis là, pour servir. »

Ainsi, Eléonore a davantage de facilité à parler de Dieu autour d'elle. « Fidesco est une expérience qui permet de parler de Dieu plus facilement, cela me donne de la force ou du crédit. » Ces deux années ont été fondatrices pour elle à plus d'un titre, puisqu'Eléonore a intégré un Master d'humanitaire à l'Institut catholique de Paris à la rentrée dernière. Ce cursus est en alternance, elle travaille donc une partie du temps dans une association d'inspiration chrétienne.

La jeune femme utilise la métaphore de la plante pour parler de sa mission : son désir profond, c'est la graine qui a germé. Le départ, c'est la petite pousse qui a grandi et résisté. La deuxième année, elle s'est encore déployée. « Les fruits, je les vois maintenant, même s'ils sont parfois peu visibles. Je remarque que la mission étant finie, ma vie n'est plus un service permanent ! Mais je garde le sourire, la confiance en Dieu et la prière. »

S. P.

“ Je garde le sourire, la confiance en Dieu et la prière. ”

Eléonore Dasse ”



© Coll. particulière

Anne-Geneviève, formatrice en évangélisation

Avocate, présidente du mouvement d'évangélisation Anuncio, Anne-Geneviève Montagne fait partie des fondateurs du Congrès Mission. Son livre « Témoins. Annoncer le Christ toujours et partout » (Éditions Emmanuel) est un carnet de route pour la mission. Nous avons résumé pour vous deux axes lumineux.

Pourquoi la mission ?

Première et principale raison : « *Il m'a aimé et s'est livré pour moi* », dit saint Paul aux Galates. Le témoignage ne vient pas seulement de nous, mais de Dieu. C'est lui la source.

Un jour, Anne-Geneviève a aperçu un magnifique petit ruisseau au milieu de la neige et a été saisie du désir irréprouvable de parler de cette beauté à quelqu'un. L'évangélisation, c'est pareil : on est tellement émerveillé, qu'on ne peut plus garder cela pour soi !

Ensuite, la mission est une réponse d'amour pour Dieu. « *À l'instar d'un moment d'oraison ou d'un temps d'adoration, le temps de la rencontre missionnaire nous permet de goûter une intimité très profonde avec le Seigneur* », raconte Anne-Geneviève. Cela ne signifie pas que c'est facile. « *La rencontre véritable nous impose de mourir à nous-mêmes pour élever l'autre* », souligne-t-elle.

On évangélise aussi par amour pour l'Église. « *La conscience d'avoir nous-même bénéficié d'une annonce peut nous encourager à prendre la parole à notre tour par reconnaissance* ».

Et puis, c'est l'amour pour ceux qui attendent l'annonce qui doit nous presser. « *Le témoignage n'est pas d'abord d'avoir plus de monde à la messe dimanche prochain ! Notre désir est qu'aucun ne se perde.* » C'est un devoir d'amour envers l'autre, pour lequel nous sommes saisis de compassion, que de lui parler de Jésus, le Chemin, la Vérité et la Vie. « *Est-ce que j'aime assez l'autre pour lui dire la Révélation au risque d'altérer l'image qu'il a de moi ?* », demande Anne-Geneviève.

Enfin, nous aussi bénéficions aussi de cette annonce. En partageant la foi, nous perdons ce drôle de sentiment d'avoir « mérité » la foi ou de s'en sentir propriétaire. Car au fond, pourquoi Dieu m'a-t-il donné la foi ? Pourquoi moi, et pas mon cousin ou pas collègue qui ne croient pas ? « *De même qu'Israël a été choisie pour le salut des nations, je suis choisie pour celui de mon cousin et de ma collègue.* »



© Congrès Mission

Alors, comment évangéliser ?

Certaines personnes abandonnent la foi parce qu'elles ne croient pas que Dieu peut agir concrètement dans leur vie. Dès lors, raconter l'impact de Dieu dans son existence permet de montrer combien Il bouleverse celle-ci. Ce témoignage personnel est suivi de questions – telles que : « *Et toi, penses-tu que Dieu puisse changer ta vie ?* » « *Veux-tu que je prie pour toi ?* » – et d'une prière, si la personne est d'accord.

Il vaut donc mieux d'abord « collecter la matière » du témoignage, comme y invite Anne-Geneviève Montagne. Est-ce que j'ai vécu une conversion dans ma vie ? Ou, si j'ai toujours « baigné » dans la foi, à quel moment j'ai répondu personnellement à l'amour de Dieu ? Qu'ai-je découvert de Dieu à cette occasion ? (*voir aussi encadré*)

En plus d'éviter le « jargon » chrétien pour adopter des mots compréhensibles par une personne non croyante, il est important de garder à l'esprit que le témoignage doit être authentique, bref, centré sur le Christ et joyeux. Après avoir raconté que la foi de l'Église se vérifie dans son expérience, on peut annoncer le kérygme : Dieu est amour ; l'homme, créé à l'image de Dieu s'est détourné de lui ; nous sommes sauvés, libérés du péché en Jésus par sa mort et sa résurrection ; Dieu nous donne l'Esprit-Saint. De même, on peut partir de ce kérygme pour l'illustrer par nos réalités de vie : comment ai-je connu l'amour de Dieu pour moi ? qu'est-ce que je suis prête à dire de mon expérience de péché ?

Jésus nous soutient : « *Dans le monde, vous avez à souffrir, mais courage ! Moi, je suis vainqueur du monde* ».

J. P.

Quelques questions à se poser

Pour relire l'action de Dieu dans sa vie : qu'est-ce que cela change d'être baptisé ? Quelles grâces ai-je reçues en confession ? Pendant l'Eucharistie ? Ai-je reçu une grâce de pardon ? De consolation ? D'éclairage ? De guérison ? De paix ? Où est l'agir de Dieu dans telle ou telle relation ? Quand l'Écriture nous a-t-elle dévoilé ce qu'il y avait au fond de notre cœur ?

ŒUVRES D'ART

Les œuvres religieuses hybrides des colonies

Quelle étrange impression se dégage de ces œuvres... A l'œil de l'amateur d'art qui, par acquis de bonne conscience ou par plaisir, cherche en voyant une œuvre à la dater et la localiser, les œuvres que nous allons découvrir posent un problème. Leur sujet et leur iconographie même sont familiers, mais le traitement n'a rien d'habituel. Une hypothèse vient alors à l'esprit : la facture n'en est pas européenne.

Et de fait, elles ont bien été produites sur d'autres continents, en Asie ou en Amérique, en Afrique également, au fil des comptoirs coloniaux où ont pu évan-



Walters Art Museum CC



Walters Art Museum CC

géliser les missionnaires occidentaux. Car c'est bien d'œuvres religieuses dont il s'agit ici ; et il est passionnant de constater que chaque artiste autochtone, converti au christianisme, a interprété les scènes bibliques ou évangéliques à sa propre façon, mettant en avant les traits communs avec sa culture d'origine.

Observons par exemple ces deux statuette en ivoire, conservées au Walters Art Museum de Baltimore : l'*Immaculée Conception* (Sri Lanka, vers 1690-1710) (*ci-dessus*), et le *Christ Enfant en bon berger* (Inde, XVII^e siècle) (*ci-contre*). Si leur auteur traite de sujets chrétiens, c'est du fait de l'évangélisation par les missionnaires portugais du Sri Lanka – Ceylan à l'époque – à partir de 1505, et de Goa en Inde à partir de 1515. La finesse et le délié des plis fins de la robe de la Vierge, ainsi que son attitude méditative et très gracieuse à la fois, rappellent le traitement des statues de Bouddha en méditation, quand bien même cette iconographie de Marie, debout en prière sur un croissant de Lune, évoque davantage Velazquez, Murillo et le XVII^e siècle espagnol. Plus encore : le *Christ Enfant en bon berger* est bien une iconographie chrétienne, mais par la position très apaisée et en même temps dominante de la figure, au-dessus d'un jardin idyllique avec des animaux, rappelle la représentation du premier sermon du Bouddha à Sarnath, entouré de biches.



Détenue en collection particulière mais exposée l'année dernière dans la Petite Galerie du Louvre, cette statue de *Saint François d'Assise*, sculptée entre 1650 et 1750 (*ci-dessus*), est un autre exemple tout à fait significatif d'hybridité. Le saint italien du Duecento est en effet représenté le visage émacié, les yeux un peu bridés ; mais surtout, son attitude est très inhabituelle pour l'iconographie européenne. Il est représenté non pas prêchant ou recevant les stigmates, mais en train de mendier, son havresac posé nonchalamment sur l'épaule.

Tout s'explique lorsque l'on émet l'hypothèse de l'origine japonaise de l'artiste : il a cherché à rapprocher saint François, consciemment ou non, des représentations d'ascètes bouddhistes mendiant leur nourriture au gré de leur chemin, si courantes au Japon. Pour autant, la sculpture provient des Philippines, où notre artiste catholique s'est probablement réfugié suite aux persécutions anti-chrétiennes qui ont sévi au Japon dans les années 1630. La technique de la statue en bois polychromé, incrusté de verre au niveau des yeux, est quant à elle très courante dans le monde hispanique ; peut-être a-t-elle été enseignée au sculpteur par un missionnaire lui-même.

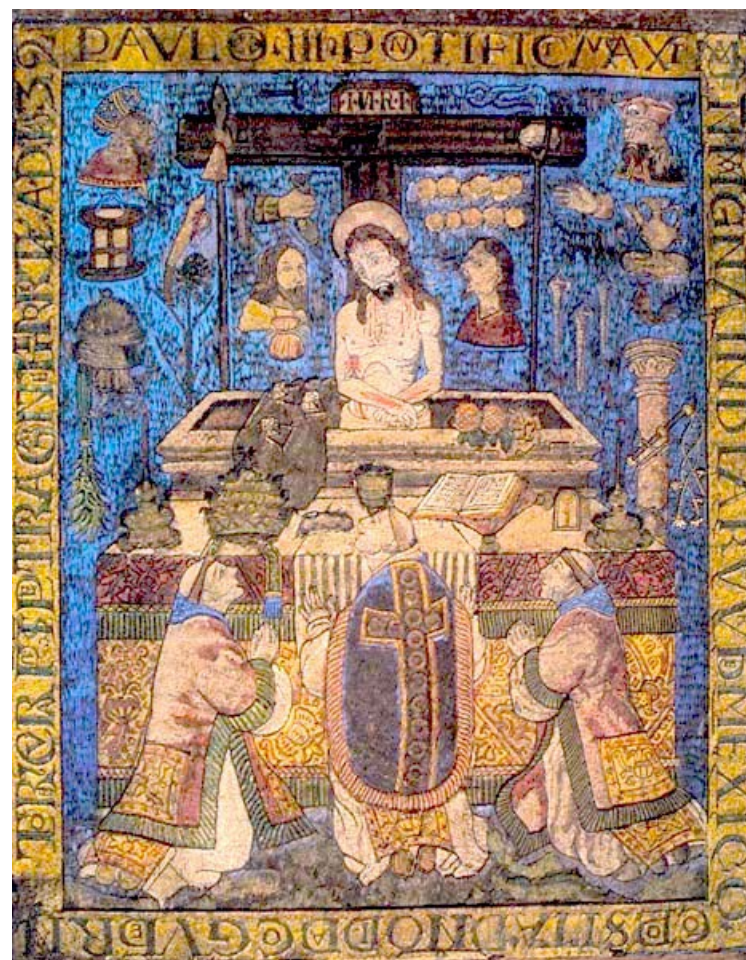
L'enseignement de techniques artistiques par les missionnaires auprès des populations locales était d'ailleurs courant, puisqu'il était considéré comme un bon moyen d'évangélisation. Cet encouragement a donné lieu en Amérique latine à une production tout à fait impressionnante : les tableaux de plumes. Conser-

vée au musée des Jacobins d'Auch, cette mosaïque de plumes représentant *La Messe de saint Grégoire* en est le témoin (*ci-dessous*). Créée au Mexique en 1539, ce véritable tableau de plumes témoigne du savoir-faire ancestral des Aztèques dans les *amanteca*, corporations d'artistes plumassiers à Tenochtitlán. L'iconographie du miracle de saint Grégoire, qui voit le Christ apparaître pendant l'élévation, est directement copiée d'une gravure européenne, probablement présente dans un missel apporté par les missionnaires. Mais celle-ci est totalement transfigurée par le chatolement des plumes, choisies et placées avec soin, pendant des heures, suivant leur couleur... quel impressionnant savoir-faire !

Le modèle gravé étant en noir et blanc, les artistes aztèques ont réinterprété à leur manière les couleurs, d'où ce bleu turquoise intense, évoquant vraisemblablement dans leur culture la lagune de Patzcuaro à Mexico.

Métissage, mariage de deux cultures ? Comment décrire ces œuvres religieuses hybrides des colonies ? Quoi qu'il en soit, elles dégagent un charme bien particulier, qui ne cesse de fasciner.

Victoire Ladreit de Lacharrière, étudiante en histoire de l'art





Parole et mystère

ROMAN



FLAGRANT DÉNI- Hélène Machelon - Le Dilettante

Juliette est une adolescente pressée de prendre son envol après son bac pour intégrer une prestigieuse prépa. En famille, elle ne cache pas le sentiment de supériorité qui l'habite. Quand elle se rend un soir avec sa mère aux urgences pour de terribles maux de ventre, la jeune fille ne se doute pas qu'elle va accoucher quelques heures plus tard. Comment pourrait-elle l'imaginer ? Elle n'a pas pris un gramme. Véritable cataclysme, la naissance est vécue de façon traumatisante et la jeune mère se détourne immédiatement de son enfant, ou plutôt de « l'Autre », comme elle le désigne. Juliette rentre chez elle en songeant à l'adoption. Elle a quelques semaines pour réfléchir, quelques semaines pour réparer ce qui est déchiré en elle et dans ses relations avec sa famille pour pouvoir ensuite, librement, faire son choix. Un magnifique roman, écrit d'une plume sobre et percutante, qui explore avec délicatesse le sujet du déni de grossesse.

Maëlle de La Chevasserie

RÉCIT

LE MAGE DU KREMLIN

Giuliano da Empoli - Gallimard

Achévé en 2021, *Le mage du Kremlin* résonne pourtant de manière saisissante avec l'actualité de la guerre russo-ukrainienne. On y écoute Vadim Baranov (librement inspiré du véritable conseiller de Poutine) nous raconter sa vie, ses frasques, son œuvre auprès de Vladimir Poutine, dont il est véritablement le mage : celui qui, en un coup de baguette magique, embellit, fait apparaître ce que souhaite le Tsar, ou au contraire disparaître ce qui risque de l'embarrasser. La communication bascule franchement dans la manipulation, et Giuliano da Empoli nous en expose les mécanismes avec une précision qui fait froid dans le dos. Le tout est servi par une plume qui a frôlé le Goncourt, qui nous emporte en quelques lignes dans les couloirs du Kremlin. Bien qu'on ne trouve guère de morale chez les oligarques russes ici décrits, la réflexion qui naît de cette lecture vaut le détour.

Clervie Quelven



GUIDE



TON CORPS, UN TRÉSOR !

Cécile de Willencourt - Mame

Destiné aux collégiennes, ce petit livre décrit de manière claire et positive les changements que vit la jeune fille au début de son adolescence. Cécile de Willencourt-Frémont, sage-femme, invite à voir la puberté comme la révélation d'un trésor ; le cycle féminin comme une nouvelle richesse ; sans oublier d'évoquer ce qui se passe chez le garçon à la même période, ni la finalité de tous ces bouleversements : l'amour et la fécondité. Joliment illustré par Amélie Garçin, cet ouvrage entre dans les détails : la poitrine, les protections périodiques, les émotions lors du cycle... Savez-vous d'ailleurs que les poils régulent

la température corporelle, en conservant une couche d'air tiède en cas de froid et en retenant la transpiration lorsqu'il fait chaud ?

Elise Tablé

UNE FEMME DANS L'HISTOIRE

Marie-Amélie, reine des Français

Ce 26 avril 1782, le palais de Caserte, réplique napolitaine du château de Versailles, retentissait des cris d'un nouveau-né. Marie-Amélie était le neuvième enfant des dix-sept qu'eurent Ferdinand IV de Bourbon, roi de Naples et Marie-Caroline de Habsbourg, fille de l'impératrice Marie-Thérèse, comme le raconte son biographe Raphaël Dargent dans l'ouvrage *Marie-Amélie, la dernière reine* (Tallandier). D'un caractère doux et sensible à la religion, Marie-Amélie fut éduquée dans une cour où la chaleureuse vie de famille, comme à Vienne, était une chose fondamentale, au contraire de ce qui se pratiquait encore dans les autres royaumes.

Lorsqu'en 1789 la révolution de France éclata, la petite fille était déjà une princesse accomplie, maîtrisant l'art de la danse, de la broderie, du chant, du dessin, connaissant sa mythologie presque aussi bien que son catéchisme, retenant avec précision l'histoire des grandes nations et capable de parler en français, en allemand, en italien et en napolitain.

La famille royale, horrifiée par la Révolution, ne ménagea pas sa colère contre la jeune République. Les événements allaient pourtant contraindre la reine Marie-Caroline à composer avec le général Bonaparte en Italie dès 1796, qu'elle haïssait et admirait. La princesse Marie-Amélie était le témoin désolé de ces événements qui, en 1799, contraignirent la famille royale à s'exiler en Sicile, à Palerme, après l'invasion du royaume par les troupes françaises, suite à l'alliance du roi avec les souverains de la coalition contre la France.

Avec cet exil palermitain vint aussi le temps de songer au mariage. Marie-Caroline avait fait de l'établissement de ses filles un moyen de sa politique européenne. Dans ces combinaisons politiques, Marie-Amélie

avait d'abord été destinée à un Habsbourg, bel amour de jeunesse, mais l'archiduc Antoine était entré en vie religieuse. Marie-Amélie, altérée par le mariage désastreux de sa sœur avec le prince des Asturies, souhaitait épouser un homme selon son cœur.

En 1809 arriva à la cour de Palerme le duc d'Orléans, Louis-Philippe, en exil depuis tant d'années déjà. Le fils du régicide plut à la princesse

enceinte du petit Ferdinand-Philippe, qui naquit en 1810 (*il figure sur le tableau ci-dessus*), soutint son époux. La première abdication de Napoléon, en 1814, provoqua le retour en France de Louis-Philippe, allié loyal du trône, malgré la méfiance que Louis XVIII avait pour lui. À Paris, Louis-Philippe tentait de retrouver les biens spoliés de sa famille et de reconstituer l'immense fortune des Orléans. Marie-Amélie, à ses côtés, malgré son goût pour la dis-



Noyel/Wikimedia commons

Marie-Amélie. Le duc, qui cherchait lui-même à s'établir après ces années d'errance, n'était pas insensible à la princesse. Après bien des hésitations de la reine et du roi, le mariage fut célébré le 25 novembre 1809 à Palerme. Sans abandonner sa foi profonde et son légitimisme, Marie-Amélie embrassa avec le mariage les vues politiques plus libérales de Louis-Philippe, dans lesquelles elle se retrouvait. Celui-ci était sur plusieurs fronts ; tentant d'obtenir un commandement en Espagne pour se battre contre Napoléon, puis de s'affirmer face à sa belle-mère en soutenant l'opposition libérale. Marie-Amélie, rapidement

création, menait une intense vie mondaine. Les Cent jours provoquèrent un deuxième exil pour Marie-Amélie, en Angleterre, cette fois, où elle et son mari se sentirent si bien qu'ils y restèrent après la chute définitive de Napoléon et jusqu'à ce que le roi Louis XVIII les rappelle en 1817.

À Paris, au Palais-Royal, Marie-Amélie tenait salon, éduquait ses enfants avec attention et fermeté. Son mari et elle en eurent dix : après Ferdinand-Philippe, étaient nés Louise-Marie, Marie, Louis, François, Clémentine, François, Charles, Henri et Antoine. Elle leur faisait don-

ner une solide instruction scientifique et littéraire, les envoyant au collège, veillant avec attention à l'éducation religieuse et favorisant les excursions en pleine nature. Sur le plan personnel, elle conservait son infatigable goût de l'écriture et répondait avec conscience à chaque solliciteur, engageant à des bonnes œuvres d'importantes sommes chaque année.

La chute de Charles X durant les journées de juillet 1830 fut pour elle un nouveau choc. Elle s'était préparée depuis quelques temps déjà à l'éventualité de cet effondrement, mais elle n'approuvait qu'à moitié l'accession au trône de son mari Louis-Philippe I^{er} et regrettait sa tranquillité perdue.

Devenue reine des Français, elle accomplit pourtant tous ses devoirs avec une infatigable régularité. Depuis les Tuileries, elle continua ses secours aux pauvres, acheva l'éducation de ses huit enfants vivants, deux étant morts en bas âge, veilla à l'établissement de chacun d'eux avec une princesse ou un prince européen et soutint la carrière militaire de l'héri-

tier du trône, Ferdinand-Philippe, et de ses plus jeunes frères, Louis de Nemours, François de Joinville et Henri d'Aumale. Hormis Joinville qui mena une carrière de marin, les autres s'illustrèrent durant la conquête de l'Algérie. Confrontée au silence des cours européennes qui reprochaient à Louis-Philippe « l'usurpation » de 1830, Marie-Amélie parvint, à force de persuasion, à rapprocher la cour de France de celle d'Angleterre, avec deux voyages de la reine Victoria et du prince Albert au château d'Eu, ou encore avec le mariage de sa fille Louise au roi des Belges.

Ne s'occupant pas de politique, elle donnait tout de même son avis au roi son mari, dans de nombreuses lettres, qui la révélaient toujours soucieuse de la foi, de l'aide aux pauvres, perspicace sur les premiers pas du socialisme, et alternant conservatisme et esprit libéral.

Marquée par la mort de son fils aîné à Neuilly en 1842, reportant sa mission d'éducatrice sur ses petits-enfants, Marie-Amélie reprit le chemin de l'exil vers l'Angleterre en

février 1848, à la faveur de la Révolution qui instaura la République. Installée au petit château de Claremont, dans le sud du pays, c'est là que Marie-Amélie se retira progressivement du monde.

Louis-Philippe, mort en 1850, laissa Marie-Amélie inconsolable, mais sereine dans la foi. Après avoir espéré un temps que fut possible la réconciliation dynastique avec le comte de Chambord, aîné des Bourbons, elle se rendit à l'évidence : aucune entente n'était pour l'instant possible. Les possibilités d'une restauration s'estompèrent de toute manière avec la proclamation du Second Empire.

Heureuse tout de même de cette abondante descendance établie sur plusieurs trônes européens, notamment germaniques, Marie-Amélie mourut le 24 mars 1866. Avec elle disparaissait l'un des derniers ponts entre les anciennes royautés et les régimes constitutionnels du XIX^e siècle, entre la tradition et une forme conservatrice de la modernité.

Gabriel Privat

INSTITUT DE THEOLOGIE DU CORPS

Etablissement privé d'enseignement supérieur



D.U. BAC+5

conventionné par l'Université catholique de l'Ouest

**THEOLOGIE
DU CORPS**



L'AMOUR HUMAIN DANS LE PLAN DE DIEU



Un programme dirigé par Yves SEMEN
Président de l'Institut de Théologie du Corps

Enseignement mixte : à Lyon en présentiel
et à distance avec cours en vidéo

Assistance pédagogique et suivi personnalisé

INSCRIPTIONS SUR WWW.INSTITUTDETHEOLOGIEDUCORPS.ORG
INSTITUT DE THEOLOGIE DU CORPS, 31 RUE DU PLAT 69002 LYON

RICHESSES DE NOS RÉGIONS (17/18)

Voyage à Mayotte

Lorsque l'on entend parler de Mayotte dans l'actualité, c'est le plus souvent pour parler du climat de violence et d'insécurité qui règne depuis dix ans, et qui n'a cessé d'empirer. Il est vrai que dans le 101^e département français (et région également, depuis 2011), des tensions viennent notamment de mineurs isolés venus nombreux des Comores voisines, en quête d'une vie meilleure, et devenus délinquants. En novembre 2022, une députée de Mayotte parlait de « *guerre civile* ». De dramatiques naufrages d'embarcations clandestines comoriennes ont aussi fréquemment lieu.

Découvrir cette région française, située dans l'océan Indien, entre Madagascar et le Mozambique, est néanmoins fascinant. Ses deux îles principales, Grande-



Wikimedia commons

Terre et Petite-Terre, dotées d'un climat tropical d'alizé maritime, sont marquées par diverses influences : africaine, malgache notamment, française et arabe. La pauvreté est malheureusement très présente, avec plus de trois Mahorais sur quatre qui vivent sous le seuil de pauvreté, et 30% qui n'ont pas l'eau courante. Charlotte, une lectrice de *Zélie* qui a vécu deux ans à Mayotte, raconte une expérience dépaysante dans une région magnifique mais dégradée. Deux heures après avoir accouché à l'hôpital de Mamoudzou, elle était envoyée dans un dispensaire dans la brousse, faute de place... Hors norme, en France ! *J. P.*

Wikimedia commons



À VOIR

La plage de N'Gouja

Vous êtes-vous déjà baignée avec des tortues ? C'est la promesse de la plage de N'Gouja,

sur Grande-Terre. Les tortues vertes viennent se nourrir sur les herbiers marins et sont donc à portée de main. Charlotte, pendant ses deux années à Mayotte, a pu faire de la plongée dans cette zone :

« *On crie dans son masque tellement c'est beau !* » On peut avoir la chance de voir une émergence, c'est-à-dire le moment où les tortillons sortent de l'œuf et rejoignent la mer. Une association lutte d'ailleurs contre le braconnage qui sévit alors.

Le Parc naturel marin de Mayotte, que constitue la superficie du lagon, présente une extraordinaire biodiversité : 25% des espèces marines y sont représentées ! En effet, la barrière de corail qui entoure l'île (visible sur la photo ci-dessus) protège des courants et est une source d'alimentation pour les animaux et les êtres humains. À Mayotte d'ailleurs, on mange du *pilao* - riz au poulet avec oignons et tomates - ou encore des brochettes de zébu !

ACTIVITÉ LOCALE

La culture de l'ylang-ylang

Près de l'aéroport de Mayotte, des femmes vendent des colliers de bienvenue en fleurs d'ylang-ylang (prononcer « *ilang-ilang* »), à donner aux arrivants. Cette plante fleurit partout à Mayotte. Venue d'Asie, son odeur entêtante a été repérée par de célèbres parfumeurs, qui la distillent pour la faire entrer dans la composition de nombre de leurs flacons, parmi lesquels *J'adore* de Dior ou le *N°5* de Chanel.

Ainsi, en 1992, Jean-Paul Guerlain a fondé une habitation (c'est-à-dire une plantation) d'ylang-ylang de 20 hectares à Mayotte, avant de la quitter en 2002

pour l'île comorienne voisine d'Anjouan, d'où venaient la plupart de ses cueilleuses clandestines... La filière de cet or jaune s'est fortement dégradée, notamment par manque de main-d'œuvre et concurrence des pays voisins.

À propos de beauté, certaines Mahoraises aiment porter un masque traditionnel de protection solaire sur le visage, le *m'zindzano*, à partir de bois de santal, et avec de jolis motifs (voir photo p. 25).



© Adobe Stock

LIEU DE PRIÈRE

La paroisse Notre-Dame de Fatima

La population mahoraise est musulmane à 95%. « On entend l'appel à la prière du muezzin cinq fois par jour », se souvient Charlotte. C'est ici que se trouve la plus ancienne mosquée française en activité, celle de Tsingoni, qui date au moins du XVI^e siècle.

Il n'y a donc que deux paroisses catholiques dans toute la région, avec deux églises : Notre-Dame de Fa-



Jean-Michel Dalbéra/Wikimedia commons

INITIATIVE SOCIALE

Les Apprentis d'Auteuil pour accueillir et insérer les jeunes

Lorsqu'on sait qu'à Mayotte, 50% de la population a moins de 18 ans, on devine un défi éducatif majeur. Et particulièrement dans un contexte où de nombreux enfants sont amenés des Comores par leurs parents et laissés seuls, notamment dans l'espoir qu'ils acquièrent la nationalité française.

Même si la tâche est énorme, les Apprentis d'Auteuil font un beau travail social et éducatif depuis 2008. En 2021, cette association de 200 salariés a accompagné plus de 1800 jeunes de 11 à 25 ans.

Les Apprentis d'Auteuil, à Mayotte, ont notamment une mission d'accueil et de protection. Le projet « Darajda » accueille en journée des jeunes placés sous l'autorité de la justice, leur proposant de l'aide à la recherche de stages ou encore des activités sur la musique ou les émotions. « M'Sayidié » est un pôle incluant un centre d'accueil de jour avec pré-scolarisation, ainsi que le travail d'éducateurs de rue qui vont sur le terrain et proposent des activités. Enfin le projet « Niya Moja » repère et remobilise les jeunes invisibles (ni en éducation, ni en formation) afin de leur permettre par exemple d'apprendre le français.

tima à Mamoudzou, sur Grande-Terre, et la chapelle Saint-Michel (photo) à Dzaoudzi sur Petite-Terre. Ces églises sont fréquentées surtout par des métropolitains, des expatriés – les entreprises Total ou Colas, notamment, ont des sites à Mayotte – ou par des militaires, tels que ceux de la Légion étrangère.

Lorsqu'en 1841, Mayotte est vendue à la France par le sultan Andriantsoly, menacé par les royaumes voisins, le chef de la colonie crée deux postes de prêtres. Au fil du temps, l'archipel est rattaché à différents vicariats apostoliques, comme celui de Maurice ou de Madagascar ; un vicariat apostolique est un territoire qui n'est pas encore érigé en diocèse – faute d'un nombre de fidèles suffisant –, et qui est administré par un prélat.

En 2010, Benoît XVI a élevé l'administration apostolique de l'archipel des Comores au rang de vicariat apostolique des Comores (celles-ci étant un archipel à 60 km). Le vicaire apostolique nommé est le Congolais Charles Mahuza Yava, toujours en poste. C'est sa congrégation, la Société du divin Sauveur, qui est présente à la paroisse de Mayotte. Elle succède à plusieurs communautés qui ont desservi celle-ci depuis le XIX^e siècle : les jésuites, les pères du Saint-Esprit, les capucins et les prêtres des Missions étrangères de Paris.

L'association anime également le Lycée d'enseignement adapté L'Espérance et un internat éducatif et scolaire qui accueille 27 jeunes filles. En mars 2023, celles-ci ont notamment participé à des interventions sur des thèmes tels que l'amélioration de la vie quotidienne ou la prévention et éducation à la vie sexuelle.

Pour réinsérer les jeunes, le programme « Boost Hima Shababi » propose l'apprentissage du code de la route et des savoirs de base, tels que la langue française. Les Maisons Oumeya ont été ouvertes pour remobiliser par la vie en communauté et les savoirs de base.

Enfin, pour aider ces jeunes à entrer sur le marché du travail, les Apprentis d'Auteuil dirigent un Centre de formation continue, qui permet d'apprendre à travailler dans les secteurs de la cuisine, l'hôtellerie, la broderie ou l'animation de loisirs et de tourisme. J. P.

Pour soutenir > mayotte.apprentis-auteuil.org




© Apprentis d'Auteuil Mayotte

Une réaction à ce numéro ?

Répondez au sondage, en cliquant ici >
<https://forms.gle/L2B7jsGExnGrozQs7>

EN MAI DANS ZÉLIE
Archétypes féminins



Dans tous les cas,
l'espoir mène plus loin
que la crainte.

Ernst Jünger